

vage, des souvenirs heureux du passé « avant la guerre ». Le retour en arrière que permet le point de vue omniscient crée un contraste avec le présent malheureux.

2. L. 116 à 122, le point de vue interne donne un aperçu de la réalité vue par les deux personnages : « Il n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tous seuls. [...] La petite maison du restaurant [...] semblait délaissée depuis des années ». Or, la suite de la narration va les dé tromper : derrière cette maison se cachent leurs futurs bourreaux.

3. Dès les premières lignes est mentionné un Paris envahi et en souffrance. Une première mention de la guerre se trouve ligne 12, mais Sauvage ne fait état que d'« événements » (l. 53). La demande du laisser-passer (l. 86-88), l'évocation fugace des Prussiens tournée en boutade (l. 96-106) renvoient à une réalité que les deux amis refusent de voir. Or, pour le lecteur, c'est avant tout l'aspect désertique du paysage qui est inquiétant. Le front n'est véritablement évoqué qu'à partir de la ligne 133 ; la violence de la guerre est aussi retranscrite plus loin (l. 173-180) mais les personnages, d'après leur conversation au style direct, ne s'en inquiètent pas (« haussa les épaules », l. 153, « tranquillement », l. 169, « en riant », l. 183), semblent aveugles tant qu'ils ne sont pas véritablement confrontés aux Prussiens (l. 197). Ce contraste est saisissant.

Bilan 4. La syllabe [so] qui fait penser à « sot ». Le narrateur accentue ainsi leur naïveté, leur bêtise.

Les pouvoirs de dévoilement du réalisme

1. La bataille est évoquée à travers des personnifications inquiétantes : « grande silhouette du Mont Valérien, qui portait au front une aigrette blanche [...] » (avec ambiguïté du mot « front »), l. 142-144 ; « la montagne jetait son haleine de mort », l. 149.

2. « Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux », l. 184-185. Conscients, cette fois, de la mort qui les attend, ils ne livrent pas pour autant le colonel qui leur a délivré le laisser-passer. Ils deviennent des héros.

3. L'officier allemand donne l'image d'un homme fourbe (il les incite à trahir, « Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce », l. 215-216), cruel (il leur rappelle leur famille, l. 229), d'un calme monstrueux (« toujours calme », l. 226, « toujours serein », l. 279, « Puis il se remit à fumer », derniers mots du récit).

4. Par le registre épique, le narrateur donne, au contraire, une vision monstrueuse de la guerre (personnifications déjà citées, énumération de verbes d'action l. 169-180, allitérations en [r]).

Bilan 5. Sauvage et Morissot sont finalement des « héros » car ils ne trahissent pas leur pays, même au prix de leur vie, « ordinaires » car, tout au long de la nouvelle, on les voit débonnaires, refusant de voir la réalité en face.

Ressource numérique



Lecture de la nouvelle « Deux amis » (texte intégral)

La comédienne fait une lecture sans accent prussien des paroles au style direct de l'officier ; pourtant, bien que le narrateur mentionne son « excellent français » (l. 201), on pourrait, dans la perspective d'un récit réaliste soucieux de l'effet de réel, lire ces passages avec un léger accent.

7. Dire la réalité des humbles

Guy de Maupassant,

« Le donneur d'eau bénite »

p. 132-135

Ressource numérique



Lecture de la nouvelle « Le donneur d'eau bénite » (texte intégral)

La lecture audio de l'intégralité de cette nouvelle de G. de Maupassant est disponible à l'écoute en saisissant le lien mini proposé.

Résumer une vie humble

1. Jean a environ vingt-cinq ans, trente ans tout au plus.

2. Plusieurs années sont évoquées en huit lignes. On appelle cela un sommaire. Pour la scène de reconnaissance qui dure tout au plus quelques minutes, trente lignes. La scène capitale est donc évoquée plus longuement. Le sommaire permet, au contraire, d'évoquer le temps figé du manque.

3. Ils vivent d'abord de l'argent de la vente de leur maison, de menus travaux à leur passage dans les villes (d'où l'expression « se louer »), puis de l'aumône (l. 62). Le charbon finit donneur d'eau bénite. Il s'agit du résumé d'une vie très pauvre.

Un conte de fée réaliste

1. C'est à travers les propos de la mère que le lecteur comprend que le jeune homme est leur fils. C'est émouvant d'autant qu'elle le reconnaît grâce à sa ressemblance avec le père.

2. La taille, la prestance et surtout le style de vêtement ont été un frein : ils recherchaient un saltimbanque. L'habit est un grand marqueur social à l'époque, d'où l'attention très grande des réalistes à son endroit.

3. Le fait que le jeune homme se rappelle ses parents à travers l'expression de son enfance « Papa Pierre, maman Jeanne ! » est émouvant. Le registre pathétique est aussi souligné par les larmes du personnage et des deux dames qui l'accompagnent (l. 130 et 132) accompagnées d'une effusion de sentiments (« suffoquaient d'une joie démesurée », l. 131).

4. Jean, après trois ans passés avec les saltimbanques, a été vendu à une vieille dame aristocrate qui s'est prise de pitié pour lui. Il a reçu une bonne instruction et un héritage, ce qui l'a sauvé.

Bilan 5. Ce récit réaliste raconte une vie de malheur et de misère qui finit étonnamment bien. La vieille dame aristocrate peut être considérée comme une fée-marraine.

► À l'écrit : Expliquer un caractère et un comportement

« Ténacité » : persistance de ce dont on ne peut se défaire mais aussi ce qui persiste dans le temps. Les parents, en ne renonçant pas à la recherche de leur fils, ont été plus tenaces que le malheur.

Dans un souci de pédagogie différenciée, l'explication pourrait d'abord se faire à l'oral. Par la suite, les élèves pourraient être invités à reformuler à l'écrit la réponse élaborée collectivement. Une structure de réponse pourrait leur être proposée : quelques phrases pour les sens du mot trouvés dans le dictionnaire, puis, quelques phrases qui expliqueraient le sens du mot dans le contexte et enfin, une conclusion qui pourrait contenir une opinion personnelle sur la ténacité de ces parents et proposer une autre morale pour ce « conte de fée réaliste ».